

ÉDITORIAL

SOUVENIRS ET PERSPECTIVES

L'école de Jules Ferry a toujours eu ses nostalgiques, Elle a maintenant ses vindicatifs. On ne compte plus les contributions aux multiples "refondations" à l'ordre du jour, les solutions à la crise de l'emploi, les propositions pour une école efficace... qui ne comportent leurs vitupérations contre tout ce qui l'aurait discréditée, contre tous ceux qui lui auraient porté atteinte. Et chacun d'évoquer ses vertus républicaines et libératrices.

Il y avait beaucoup à dire sur les IUFM. Au moins pouvait-on y percevoir l'intention de décloisonner le corps des enseignants et de ne plus limiter la formation aux seuls savoirs disciplinaires. Il semblerait que ceux qui considèrent les moments consacrés à la formation professionnelle ("*à la pédagogie, cette préoccupation des petits maîtres du secondaire*" a dit l'un d'eux, éminent universitaire) comme autant de temps perdu, ont gagné.

Plus d'épreuve professionnelle au CAPES et l'enseignement supérieur, assurément le moins apte en la matière si l'on considère ses propres pratiques, aura la haute main sur l'habilitation des enseignants. Et chacun d'évoquer le viatique des connaissances...

La manière dont on conçoit la formation des maîtres est évidemment révélatrice de l'idée qu'on se fait du rôle de l'école et de l'éducation¹. Les arguments conjugués des tenants du retour à des pratiques, qui n'ont d'ailleurs que partiellement disparu, sous prétexte de restauration démocratique et d'une formation des maîtres débarrassée de toutes contingences professionnelles sous prétexte d'efficacité auraient plutôt tendance à faire resurgir, dans l'esprit de ceux qui ont eu à les connaître, le souvenir de réalités fâcheuses et quelque peu oubliées.

Il y aurait donc eu une époque où l'école offrait à tous les mêmes chances et où la compétence des maîtres n'était troublée par aucune sirène psychopédagogique.

Se souvient-on, par exemple, que ce n'est qu'après la guerre (en 1945 ?) qu'on a préparé le baccalauréat dans les Écoles Normales. Cette réforme, (encore a-t-on veillé à en limiter les effets) était la première mesure atténuant une ségrégation scolaire délibérément organisée et perpétuant la ségrégation sociale grâce à deux filières, strictement imperméables l'une à l'autre, de l'enseignement public.

Avant cette mesure, pour certains (et on sait lesquels) la voie royale : une scolarité de la 11^{ème} à la Terminale dans un lycée, sans examen avant la classe de Première, le baccalauréat comme passeport pour les Grandes Écoles ou l'Université et des professeurs spécifiquement issus de la prestigieuse Rue d'Ulm. Pour les autres, enfants des "classes laborieuses" : l'école communale, le certificat d'études à 14 ans et l'entrée dans la vie active. Quelques-uns parmi eux, triés à 10/11 ans par un concours redoutable (dont la réussite supposait, comme par hasard, une rare maîtrise de l'écrit pour cet âge) la possibilité chèrement acquise de fréquenter jusqu'à 15 ou 16 ans un Cours Complémentaire ou une École Primaire Supérieure et d'obtenir le Brevet Élémentaire (autre examen redoutable avec de multiples épreuves écrites et donnant par ailleurs le droit d'enseigner). Ensuite ? Peu de voies possibles pour ceux dont la famille acceptait un difficile sacrifice financier... sinon des écoles professionnelles ou l'École Normale pour une petite

¹ Lire à cet égard *La formation des maîtres en Europe jusqu'en 1914 – Histoire de l'éducation*. INRP n°6. 1980 (ALn°3, sept 83, p. 76). On y verra comment et pourquoi on a toujours combattu l'idée d'une formation des maîtres conçue autrement que comme un conditionnement moral et idéologique.

minorité qui se préparait ainsi (sous la houlette de professeurs sortant, eux - nuance ! - des Écoles Normales Supérieures de St-Cloud ou de Fontenay au métier d'instituteur grâce au Brevet Supérieur, lequel interdisait l'accès aux facultés. Et même après 1945, fallait-il obtenir la mention "Bien" (plus de 14 sur 20 de moyenne) à chacune des 2 parties du bac pour espérer entrer à l'Université.

Peut-on imaginer système plus inégalitaire ? Moyen plus performant de maintenir une séparation entre "les torchons et les serviettes" et de sauvegarder la hiérarchie sociale ? Faut-il admirer en outre l'intelligence de ses fondateurs qui ont eu conscience de la nature exacte de l'écrit qu'exigent sa maîtrise et son usage, de la fonction qu'il pouvait jouer dans la sélection des "meilleurs" éléments des milieux populaires, futurs rouages d'une organisation qui, tout en les promouvant, ne les maintenait pas moins à une place et dans un rôle convenu ? D'autant plus que cette sélection par l'écrit était souvent elle-même plus sociale que véritablement scolaire dans la mesure où ces "éléments" devaient le fait d'être "meilleurs" et lecteurs à 11 ans, beaucoup plus à des conditions familiales économiquement et culturellement favorables qu'à l'école, même si des maîtres leur consacraient beaucoup d'attention dès lors qu'ils pressentaient leur aptitude². Le combat pour la lecture et son partage n'aurait-il eu que cette raison d'être qu'il aurait valu la peine d'être engagé !

L'évocation admirative du système éducatif japonais qui accompagne souvent la réhabilitation de l'école d'antan prouve bien que cette réhabilitation n'est pas toujours inspirée par la seule (fausse) nostalgie de ses vertus démocratiques. On lira dans ce présent numéro l'analyse d'un livre³ rappelant quelle brutalité se cache derrière l'efficacité de l'école nippone. En Allemagne, autre lieu de réussite économique, une campagne est actuellement menée pour l'allongement des horaires et le renforcement des programmes scolaires parce qu'il faut *"dès l'école songer au travail et au rendement"*. La compétition marchande exige une éducation indifférente aux personnes et soumise à des fins productivistes.

L'idée qu'une préparation au métier d'enseignant est inutile est cohérente avec cette demande de rigueur et de rentabilité. Dans le souci de doter les maîtres d'un savoir-faire pédagogique il y a en effet la volonté que tous les élèves tirent profit de leur enseignement et notamment ceux qui rencontrent des difficultés. La logique économique ne s'encombre ni de former l'homme et le citoyen ni - en cette période de haute technologie et de moindre main-d'œuvre - de promotion collective. Elle a pour corollaire la compétition, la surenchère des diplômes, le culte du gagnant, la religion de l'entreprise qui sont autant de pressions condamnant les jeunes à payer d'un prix exorbitant, certes différent mais non moins aliénant, leur réussite ou leur échec.

On le sait, l'hésitation de beaucoup d'enseignants et le refus ou l'hostilité de certains vis à vis des propositions de l'AFL en particulier et des mouvements d'éducation nouvelle en général, concernant les conditions d'apprentissage, l'organisation et le fonctionnement de l'école, s'expliquent par les difficultés réelles à les mettre en œuvre et les réticences à s'engager dans des voies inconnues. Mais la raison principale est bien qu'elles heurtent une conception de l'éducation et de l'école dont les finalités premières seraient de préparer les enfants, par l'exemple d'un comportement à leur égard, à la "dureté de la vie" et à s'y soumettre.

² Le concours d'entrée en 6^{ème} comportait, outre une « dictée avec questions », le commentaire écrit d'un texte dont la note comptait pour 50% dans le score total. Au certificat d'études, objectif de l'école primaire, passé 3 ans plus tard, on jugeait du degré d'alphabétisation des candidats par une épreuve de lecture à haute voix d'un texte dont on ne se souciait aucunement qu'il ait été « compris » et la note attribuée représentait le 20^{ème} du score total de l'examen.

³ *L'éducation au Japon*. HORIO Teruhisa. Présentation de Jean-François SABOURET. CNRS Éditions.

Ce n'est pas un hasard si la diminution d'audience de ces propositions chez les enseignants et dans le corps social et la virulence des vitupérations dont nous faisons état plus haut sont proportionnelles aux difficultés économiques présentes. Notre combat pour une autre école n'aurait-il que cette raison d'être qu'il vaudrait la peine d'être mené !

Michel VIOLET